

Vous résumerez le texte suivant en 100 mots (marge de tolérance de + ou - 10 %). Vous délimitez par une barre oblique bien nette chaque tranche de 20 mots et indiquerez à la fin du résumé le nombre total de mots utilisés.

Une déconvenue attend l'homme moderne : se croire unique et se découvrir quelconque. Dans un monde d'ordres et de hiérarchies, l'individualisme était une expérience pionnière portée par des personnalités d'exception qui osaient s'émanciper des dogmes et des habitudes pour avancer seules dans l'inconnu. Léonard de Vinci, Érasme, Galilée, Descartes, Newton balisaient des sentiers dans la nuit, écartaient les idées reçues, opposaient aux préjugés de leur temps l'audace fondatrice d'une rupture. Et c'est ainsi qu'est né l'individualisme comme tradition du refus de la tradition. Ces grands réformateurs esquissaient un type d'humanité différente, suggéraient un autre rapport à la loi, au passé, à la transcendance. Mais en devenant la norme, l'individualisme s'est banalisé, s'est confondu avec l'ordinaire ambiant. La personne privée triomphe sans doute, mais perdue dans la multitude, elle rapetisse aussi et, comme l'avait noté Benjamin Constant¹, elle voit son influence décroître à mesure qu'elle jouit paisiblement de son indépendance. Elle n'est qu'un fragment qui se prend pour un tout à côté d'autres « tous » qui ne sont, eux aussi, que des fragments. Chacun se croit irremplaçable et voit les autres comme une foule indistincte, mais cette croyance est immédiatement balayée par l'égalité prétention de tous. *Et moi et moi* : nous sommes tous des ego dont l'amour-propre est à vif.

Le dénouement de cette aventure, c'est que les hommes se ressemblent désormais dans leur manière de vouloir se distinguer. Cette envie de se démarquer est précisément ce qui les rapproche, et c'est dans cette distance que s'affirme leur conformité. La fascination romantique pour l'être d'exception – le fou, le criminel, le génie, l'artiste, le débauché – naît de cette peur de l'enlisement dans la grégarité, dans le prototype du petit-bourgeois. « Je ne suis pas comme les autres », telle est la formule de l'homme du troupeau. Car le châtiment qu'encourt l'individu contemporain est moins l'emprisonnement ou la répression que l'indifférence : ne compter pour rien, n'exister que pour soi, demeurer éternellement un « pré-quelqu'un » (Evelyne Kestenberg) que les autres enregistrent comme une présence, non comme un interlocuteur. Cet état de mort sociale est le cauchemar qui hante virtuellement chacun de nous. D'où ce « narcissisme des petites différences » (Freud) cultivées avec un soin d'autant plus maniaque que nous menons à peu près tous la même existence, d'où cette bataille pour attirer l'attention de nos semblables, la rage de faire parler de soi, fût-ce par les moyens les plus extravagants. C'est cela l'expérience de la massification dans une société où les particuliers ne sont rien parce que l'individualisme est tout.

Rien de plus symptomatique à cet égard que la dépression engendrée par la sociologie. Cette discipline est maîtresse d'humilité en ce qu'elle fait tomber sur chacun la lumière du grand nombre et ramène nos gestes les plus intimes à des statistiques. Avec la sociologie, je deviens prévisible, mes actes sont écrits à l'avance, toute spontanéité est le mensonge d'un ordre qui s'écrit à travers moi. [...] Avec elle, je suis expulsé de ma prétention à l'inédit, au nouveau. Vous vous croyez par exemple un amant raffiné dont le cœur ne vibre que pour des femmes d'exception ; vous apprenez par une enquête que vous partagez avec 75 % des Français de votre milieu professionnel les mêmes goûts. Vous pensiez transcender toute définition particulière, tout déterminisme précis : vos choix amoureux ne font que souligner votre appartenance de classe. Avec la sociologie, votre seule liberté est d'agir comme les autres, d'être à la fois conforme et équivalent.

Le pouvoir régalien de n'en faire qu'à sa tête, la volonté de réalisation personnelle butent sur une contradiction : je me construis à côté des autres mais aussi avec eux. Je ne m'édifie pas sans m'appuyer sur des exemples, des modèles proches ou lointains qui m'aident mais m'entraînent aussi dans une dangereuse dépossession. Tous les hommes prétendent se faire eux-mêmes sans l'aide de personne mais tous se pillent et se dévalisent effrontément : styles de vie, manières de se vêtir, de parler, mœurs amoureuses, goûts culturels, on ne s'invente jamais sans s'affilier à des standards dont on s'arrache peu à peu comme d'une gangue. Se créer c'est d'abord copier : à chacune de mes pensées, chacun de mes gestes, j'expérimente l'empreinte d'autrui en moi. Je suis fait de tous ces autres comme ils sont faits de moi. Chacun se rêve fondateur et se découvre suiveur, imitateur. [...] De là ces comportements aberrants, ce mélange de pathétique et de ridicule qui forme l'ordinaire de nos existences : le mépris apparent des autres et la quête panique de leur approbation, le rejet de la norme et l'angoisse d'être différent, l'aspiration à se distinguer liée au bonheur de faire foule, l'affirmation qu'on n'a besoin de personne et le constat amer que personne n'a besoin de nous, la misanthropie s'accompagnant de la mendicité honteuse des suffrages d'autrui.

Pascal BRUCKNER, *La tentation de l'innocence*, Grasset, 1995.

¹ Homme politique, romancier et philosophe français (1767-1830).